

SOCIÉTÉ

# CES MOTS QUI DUPENT

Le clochard devenu SDF, le cancer appelé longue maladie, le vieux rebaptisé senior. Notre langage semble avoir été lissé de ses aspérités. Un grand toilettage qui en dit long sur notre époque.

PAR ISABELLE GRAVILLON | ILLUSTRATIONS EMMANUEL POLANCO / COLAGENE.COM POUR FEMME MAJUSCULE

Parce qu'elle est bien vivante, notre langue ne cesse d'évoluer, au fil du temps, des modes verbales et des transformations des mœurs. Rien de plus normal. Pourtant, certaines mutations ont de quoi nous interpellier. Comme cette tendance à l'euphémisation et l'édulcoration qui s'impose chaque jour davantage dans nos mots. Désormais, les gros souffrent de surcharge pondérale. Les femmes ménopausées présentent des carences en hormones. Les pesticides sont des produits phytosanitaires pour la protection des plantes. Plus de plans sociaux mais des restructurations. La femme de ménage s'est transformée en technicienne de surface. La prostituée en travailleuse du sexe. L'aveugle en non-voyant. On n'en finirait pas d'égrener ces périphrases – dont certaines très alambiquées – tant les exemples sont nombreux !

Que nous arrive-t-il ? Pourquoi cette difficulté contemporaine à nommer les choses, à appeler un chat, un chat ? Nous devons bien sûr nous contenter d'hypothèses car la vie d'une langue, les influences qu'elle subit, celles qui prennent et celles qui font chou blanc, ne relèvent pas d'une science exacte. Gageons tout de même que dans cette affaire, la psychologie a très certainement son mot à dire, ou plus précisément la vulgarisation du discours psychologique. « Dans les années 1930, 1940 ou 1950, à la table familiale ou dans les conversations entre amis, la parole pouvait être assez brutale sans que cela ne choque personne. On traitait les juifs de youpins, on assénait aux enfants qu'ils étaient nuls sans le moindre état d'âme. Et puis dans les années 1970 s'est développée la prise de conscience de l'impact psychologique des mots sur autrui. À partir de là, le langage s'est en quelque sorte adouci, avec la volonté de ne pas blesser mais plutôt d'encourager, avec l'idée que



la parole humaine adressée à l'autre doit être la chance d'un éveil et non une cause de désespoir », note Michel Lacroix, philosophe<sup>(1)</sup>. Selon lui, si l'on dit un Beur plutôt qu'un Arabe, si l'on préfère parler de technicienne de surface plutôt que de femme de ménage, ou de professeur des écoles plutôt que d'instituteur, c'est une forme de politesse et de respect, une manière de préserver la dignité de ceux qu'on évoque, de ne pas heurter leur sensibilité. Une façon aussi de valoriser des personnes qui souvent sont les victimes de jugements péjoratifs et méprisants dans notre société. « *Ily a ici l'idée d'une promotion et d'une reconnaissance à travers le langage* », insiste-t-il.

### DES POLICES DE LA PENSÉE

Pour d'autres observateurs, ce n'est pas de psychologie qu'il est question mais davantage d'un basculement idéologique. « *Cette aseptisation du langage est à mon avis liée au postmodernisme. Un schéma de pensée né dans les années 1970 considérant que tout ce qui est de l'ordre du général et de l'universel – comme le christianisme, le communisme et autres idéologies – est dangereux pour l'être humain et qu'il faut au contraire valoriser le particulier et le sensible. Dans cette optique postmoderniste, les mots doivent être éthiques, gentils et doux, jamais catégoriques, ils doivent soigner les plus vulnérables et ne surtout pas blesser ni déranger. En Italie, on appelle cela le bonismo, le bonisme* », analyse Oscar Brenifier, philosophe praticien<sup>(2)</sup>. Il cite un exemple à ses yeux édifiant : quand il intervient dans des classes pour faire réfléchir et philosopher des enfants, les enseignants lui demandent souvent de ne pas utiliser le mot « mensonge » avec les petits élèves au motif qu'il serait douloureux et accusateur pour eux. Mieux vaudrait évoquer une « vision enfantine de la réalité ».

« Dans le monde de l'entreprise, ces métaphores relèvent de la mauvaise foi. On fait passer les nouvelles désagréables en les camouflant derrière un écran de fumée lexical »

Michel Lacroix, philosophe

~~Handicapé~~  
Personne en situation de handicap

Ce à quoi il répond qu'en éliminant ce mot « mensonge » du vocabulaire des bambins, on bannit par la même occasion celui de « vérité ». Un dommage collatéral sans doute pas anodin...

Peut-être cette purification du langage est-elle également le prix à payer pour le rêve que beaucoup d'entre nous nourrissent d'une société égalitaire. « *Dans l'esprit de certains, le langage doit servir à gommer toute différence prétendument inégalitaire. C'est par peur qu'un handicapé soit moins considéré qu'un valide qu'on le désigne avec cette ridicule expression "personne en situation de handicap" ! Cela n'a rien à voir avec l'évolution naturelle de la langue qui par exemple a peu à peu remis l'expression "nègre" car trop péjorative. Ici, cette nouvelle bien-pensance nous est imposée avec une sorte de brutalité* », affirme Jean-Pierre Winter, psychanalyste<sup>(3)</sup>. Et par qui ? « *Par les minorités agissantes, relayées par les médias, nous explique le spécialiste. Les lobbies, les groupuscules, les associations antiracistes, anti-discrimination, pro-égalité, bien que menant des combats tout à fait louables, sont devenus de véritables polices de la pensée ! Ils nous infligent des interdictions linguistiques et un langage politiquement correct que nous ne saurions remettre en cause sans nous faire taxer de fascistes ou de réactionnaires !* », remarque-t-il.

### MENSONGE, LÂCHETÉ ET ABDICATION

Si certains de ces euphémismes que nous enchaînons comme des perles sont le résultat de bonnes – mais parfois très maladroites – intentions, d'autres se révèlent beaucoup moins respectables. Notamment quand ils visent délibérément à tromper leurs destinataires, à leur faire avaler d'énormes couleuvres. Par exemple quand l'open space est très hypocritement renommé « bureau paysagé » ou quand une délocalisation est évoquée comme un « changement de cartographie de production ».

« Ces métaphores embellissantes souvent utilisées dans le monde de l'entreprise sont profondément malhonnêtes. Elles relèvent de la mauvaise foi, même de l'escroquerie, pour faire accepter à ceux qui en sont victimes des mutations sociales d'une grande brutalité. On fait passer les nouvelles désagréables en les camouflant derrière un écran de fumée lexical », avance Michel Lacroix. « Cette langue de bois correspond à une évolution culturelle de notre société qui refuse tout ce qui dérange. Pas seulement les difficultés économiques d'ailleurs, mais plus globalement la mort, la maladie physique et mentale, le vieillissement. Elle cherche à masquer le réel, pour le rendre plus acceptable et tolérable », complète Christian Delporte, historien<sup>(4)</sup>.

Ce parler lénifiant est tout aussi discutable quand il est l'expression d'une authentique lâcheté. « *Le mot "incivilité" est pour moi l'exemple parfait d'une lâche complaisance. Jusque dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, une incivilité consistait par exemple pour un homme à passer devant une dame. Aujourd'hui, on parle d'incivilités pour des actes que l'on devrait qualifier plus crûment pour ce qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire des violences, des agressions, voire de la délinquance*, note Michel Lacroix. Si l'on en reste à cette version édulcorée, c'est par peur de dire leur fait aux voyous, pour surtout ne pas faire de vagues, pour préserver le calme social et le consensus. C'est un langage de repli frileux, d'abdication de l'autorité, de soumission aux fauteurs de troubles et aux rebelles », assène-t-il.

Fin décembre, alors que plusieurs centaines d'Allemandes ont été victimes d'agressions sexuelles – allant de l'attouchement au viol – durant la nuit de la Saint-Sylvestre, les autorités et la presse ont dans un premier temps totalement tué les faits, puis parlé d'« incidents ». Pourquoi cette timidité dans leurs propos ? « *Parce que la plupart des agresseurs sont des étrangers en situation irrégulière ou des réfugiés. Dans le but d'éviter d'attiser les amalgames et d'enflammer la xénophobie. Au nom des bons sentiments. Or, dans une époque qui malmène le vivre-ensemble, il faut plus que jamais appeler un chat un chat. En affirmant une indignation totale devant les agressions de femmes libres, simplement venues fêter le passage à la nouvelle année. En appelant au jugement des coupables, quels qu'ils soient. Le racisme se nourrit de rumeurs et de fantasmes. L'endiguement, c'est dire la vérité, seule manière de ne pas laisser les élucubrations gagner du terrain* », écrivait avec force la journaliste Dorothee Werner dans un éditorial du magazine Elle en janvier dernier.

« Le paradoxe de cette langue euphémisante, c'est qu'elle crée de la stigmatisation là où il n'y en avait pas ! Autrefois, dire de quelqu'un qu'il était aveugle ou vieux n'était pas une insulte »

Jean-Pierre Winter, psychanalyste

### DES MOTS CONTRE-PRODUCTIFS

Ces dangereux tours de passe-passe avec les mots ne sont en effet pas sans conséquences. « *N'oublions pas qu'à l'origine, la langue de bois est une invention des régimes totalitaires pour empêcher les gens de penser, bloquer leur imaginaire et les enfermer dans des cadres rigides* », rappelle Christian Delporte. « *Si l'on décompose le mot "totalitaire", on obtient "se taire totalement". Ce type de régime ne laisse que deux choix : se taire, ou n'utiliser que les mots autorisés, ce qui revient au même* », observe Jean-Pierre Winter. Oui, mais tout de même, nous sommes en démocratie, ne peut-on s'empêcher d'objecter ! « *Nous avons aujourd'hui affaire à un totalitarisme d'un genre nouveau, celui des minorités, communautés, corporations, qui chacune veut imposer sa langue, ses propres mots pour s'auto-désigner. Ce n'est plus l'Académie française qui définit les contours de la langue, mais tous ces petits groupes. C'est ainsi que l'on en est arrivé à cette novlangue qui n'a plus rien d'universel, qui est une addition d'intérêts particuliers et somme toute assez égoïstes* », poursuit le psychanalyste. Sans oublier l'influence des instances politiques et économiques, qui ne sont pas les dernières à user et abuser de cette langue de bois, ou novlangue, pour tenter de convaincre des électeurs et servir leurs intérêts. Ni le rôle des médias, qui pour la plupart reprennent en chœur ces expressions sans grand discernement parce qu'elles sont dans l'air du temps et, du fait de leur force de frappe, finissent par les imposer dans le langage courant.

Et les bonnes intentions du départ – ne pas blesser autrui, gommer les inégalités grâce aux mots –, elles seraient donc battues en brèche ? « *Le paradoxe de cette langue euphémisante, c'est qu'elle crée de la stigmatisation là où il n'y en avait pas ! Autrefois, dire de quelqu'un qu'il était aveugle ou vieux n'était pas une insulte. Mais bannir ces mots au profit de ceux de "non-voyant" ou de*

~~Vieux~~  
Senior

« Un langage politique trop atténué parce que l'on cherche à être consensuel à tout prix, risque de pousser les gens dans les bras des populistes qui, eux, revendiquent le "parler vrai" »

Christian Delporte, historien

C'est là que réside le plus grand danger de ces mots qui nous dupent, dans l'exaspération qu'ils peuvent entraîner. Notamment quand ils sont maniés sans le moindre recul par les hommes et femmes politiques. Comment peuvent-ils espérer être crus et crédités d'un minimum de bonne foi quand ils affirment par exemple haut et fort que la mise en examen de l'un de leurs leaders constitue une « bonne nouvelle » ? Et que ces déclarations sont énoncées exactement à l'identique par tous les tenants d'un même bord politique, quelle que soit la chaîne de télé que l'on regarde ou la radio que l'on écoute, égrenant les mêmes fameux « éléments de langage » fournis par leur parti ? « *Un langage politique trop atténué, sans le moindre relief parce que l'on cherche à être consensuel à tout prix, risque sans conteste de pousser les gens dans les bras des populistes qui, eux, revendiquent le "parler vrai"* », affirme Christian Delporte. « *S'il n'existait pas des interdits pesant sur certains mots, les populistes ne pourraient pas se vanter de les transgresser* », ajoute Jean-Pierre Winter. D'ailleurs, ce prétendu « parler vrai » n'a rien de plus véridique que la langue de bois, il est seulement un peu plus nauséabond. « *Quand un populiste utilise les mots "juifs", "arabes" ou "noirs", cela ne pose pas problème en soi. Le souci, c'est l'animosité dont il connote ces termes. Plus qu'un parler vrai, c'est un parler haineux* », constate le psychanalyste. Et si notre responsabilité était de ne céder ni à ce pseudo-parler vrai irrespectueux d'autrui, ni à cette novlangue sans âme ni consistance ? À nous de réinventer un langage authentique, courageux et lucide. Un beau défi. ♦

1. Auteur de *Paroles toxiques, paroles bienfaites*, éd. Le livre de Poche.
2. Coauteur, avec Isabelle Million, de *La Sagesse des contes soufis*, éd. Eyrolles. Son site internet : [pratiques-philosophiques.fr](http://pratiques-philosophiques.fr)
3. Auteur de *Transmettre (ou pas)*, éd. Albin Michel.
4. Auteur de *Une histoire de la langue de bois*, éd. Flammarion.

« *senior* » attire finalement l'attention sur ce qu'on ne remarquait même pas jusque-là », souligne Jean-Pierre Winter. Surtout, ce langage « purifié » agit sur nous comme un anesthésiant : il nous empêche d'identifier les difficultés réelles auxquelles nous sommes confrontés et par là même de nous atteler à la tâche pour trouver des solutions. Ce qui n'est pas clairement désigné n'existant pas, pourquoi s'y intéresser ? « *Ce forcing linguistique qui nous oblige à utiliser certains mots et à en oublier d'autres crée un leurre : il nous fait croire que le combat des inégalités et des stigmatisations est gagné parce que le vocabulaire a changé. Mais dans les faits, il n'en est rien. Ces mots qui édulcorent rendent les problèmes invisibles et, du coup, beaucoup plus difficiles à combattre* », alerte-t-il.

#### PORTE OUVERTE AUX POPULISTES

« *Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde* », écrivait Albert Camus. C'est aussi prendre le risque d'être rattrapé un jour ou l'autre par ce qu'on a voulu cacher. « *Pendant de nombreuses années, les autorités françaises se sont acharnées à parler des "événements" en Algérie plutôt que de prononcer le mot "guerre". Ce déni de réalité a très certainement abimé nos relations avec ce pays et nous en payons aujourd'hui les conséquences* », analyse Christian Delporte. « *Il ne faut pas prendre les gens pour des imbéciles ! Si on cherche à les tromper avec un habillage linguistique en dissonance totale avec ce qu'ils vivent dans la réalité, la frustration risque de les pousser à l'implosion* », indique Michel Lacroix.

## « Les euphémismes ont toujours existé »

ENTRETIEN AVEC MARIETTE DARRIGRAND, SÉMIOLOGUE, AUTEUR DE *SEXY CORPUS, VOYAGE DANS LA CHAIR DES MOTS* (ÉD. LEMIEUX).

### Une langue qui procède par euphémismes est-elle en danger ?

Je crois qu'il faut se garder de tout jugement hâtif et définitif car une langue est en perpétuelle évolution. Certaines périphrases sont certes utilisées pour toiletter des réalités un peu trop dures ou triviales. Comme le fait de dire « *technicienne de surface* » à la place de « *femme de ménage* ». Mais inversement, certains mots plus ou moins bannis reprennent du poil de la bête au gré du contexte. C'est le cas de « *paysan* » qui revient en force après avoir été supplanté un temps par « *agriculteur* ».

Aujourd'hui, le paysan apparaît comme auréolé d'une certaine noblesse : des intellectuels bardés de diplômes se reconvertisent pour travailler la terre ! Donc rien n'est figé, les mots ne nous sont pas imposés d'en haut, ils suivent tout simplement le réel.

### Dire qu'une femme est carencée en hormones pour ne pas avoir à prononcer le mot ménopause, est-ce une évolution langagière qui suit le réel ?

Oui, bien sûr. Qu'entend-on derrière cet adjectif de ménopausée ? Que la femme concernée n'est plus vraiment une femme, qu'elle a

perdu toute capacité de séduction. Ce terme est devenu totalement inapproprié car il ne rend pas compte de l'évolution des mentalités, ne dit rien de la réalité d'une femme de 50 ans d'aujourd'hui. Le remplacer par une périphrase plus neutre et plus en conformité avec le réel ne me semble en rien une régression, au contraire. Évoquons aussi le mot « *senior* » : selon moi, il n'est pas un déni du vieillissement. Comment désigner celui qui n'est plus tout jeune, mais pas aussi vieux qu'un centenaire et qui a encore de belles années devant lui ? Ces expressions où certains voient une

euphémisation ne sont souvent qu'une tentative de requalifier un réel qui change.

### Donc ce n'était pas forcément mieux avant ?

Méfions-nous de cette mythologie qui prétend qu'autrefois les gens nommaient les choses et étaient plus directs, alors qu'aujourd'hui nous serions plus timorés dans notre langage, en quelque sorte trop civilisés. Non, les euphémismes ont toujours existé, de même que la volonté de faire advenir du nouveau dans notre manière de parler. Mais il est bien sûr judicieux d'observer ces évolutions et de refuser celles que nous trouvons contestables.

~~Femme de ménage~~  
Technicienne de surface